CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Roussillon), le 16 août 2025. HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN. Quatuor JAVUS (Marie-Therese Schwöllinger et Alexandra Moser au violon, Marvin Stark à l'alto, et Oscar Hagen au violoncelle)

On n'a pas tous les jours 50 ans ! Et le Festival International de Quatuors du Luberon, fidèlement dirigé par l'infatigable Hélène Salmona, a célébré son jubilé d'or en grande pompe ce samedi 16 août dans l'écrin magistral de l'Eglise de Roussillon. Ce village, classé parmi les plus beaux de France et flamboyant de ses ocres uniques, offrait un cadre parfait pour lancer cette édition exceptionnelle, un hommage à cinq décennies de passion pour la musique de chambre au cœur d'un patrimoine historique et naturel provençal qui semble lui-même résonner de beauté.

Pour cette soirée d'ouverture chargée de symboles, c'est le jeune **Quatuor Javus** qui avait l'honneur d'allumer les bougies. Formé il y a quelques années seulement au sein de prestigieuses institutions européennes (originaire de Salzbourg, mais aujourd'hui installé à Vienne…), ce quatuor – composée de **Marie-Therese Schwöllinger** et **Alexandra Moser** au violon, **Marvin Stark** à l'alto, et **Oscar Hagen** au violoncelle – fait déjà grand bruit sur la scène internationale. Leur technique impeccable, leur engagement physique et leur écoute mutuelle d'une rare finesse annonçaient une soirée de haute volée. Leur jeunesse et leur énergie ont apporté un vent de fraîcheur bienvenu à ce cinquantenaire, comme un bain de jouvence pour l'art intemporel du quatuor à cordes.

Le programme, savamment construit, épousait cette idée de traversée du temps. Il s'ouvrait par **Joseph Haydn**, le « *Père du quatuor »*, avec son *Quatuor en si bémol majeur, opus 76 n°*4, surnommé « *Lever de soleil*« . Sous les doigts agiles et expressifs du Javus, l'œuvre a effectivement irradié. Le fameux premier mouvement, avec son thème ascendant évoquant l'aube naissante, a été rendu avec une clarté et une sérénité captivantes, une belle métaphore pour ce festival entrant dans une nouvelle ère. La vitalité et l'élégance du jeu du quatuor ont illuminé la nef de l'église de Roussillon (d'une capcité de moins de 100 spectateurs, et donc autant de *Happy Few* !).

L'exploration s'est poursuivie avec une belle audace : le *Quatuor à cordes* du compositeur turc **Ulvi Cemal Erkin**. Pièce moins connue mais fascinante, elle a permis au Javus de déployer une palette de couleurs différentes. Alliant des éléments folkloriques anatoliens à un langage moderne du XXe siècle, l'œuvre a trouvé dans leur interprétation une énergie rythmique contagieuse et une profondeur expressive surprenante. Ce fut un moment de dépaysement musical réussi, prouvant l'ouverture d'esprit qui caractérise ce festival depuis ses débuts.

L'entracte fut à l'image du lieu : un enchantement. Les

spectateurs, comme le suggérait le programme, ont pu se rafraîchir sur la terrasse attenante à l'église. Et là, sous le ciel étoilé du Lubéron, la vue était effectivement spectaculaire : les falaises ocre de Roussillon plongeant dans l'obscurité, les lumières des villages alentour scintillant au loin… Un moment de grâce silencieuse avant l'orage beethovénien. Car le cœur de la soirée, son sommet absolu, fut sans conteste l'interprétation du *Quatuor n°15 en la mineur, opus 132* de **Ludwig van Beethoven**. Œuvre monumentale de la dernière période créative du maître, elle exige tout de ses interprètes et de son public. Le **Quatuor Javus** s'y est engagé avec une concentration et une maturité stupéfiantes pour leur âge.

La structure complexe, les contrastes violents, les moments de profonde introspection… tout a été abordé avec une maîtrise confondante. Mais c'est dans le quatrième mouvement, la célèbre « *Canzona di ringraziamento* » (Chant d'action de grâce) que l'émotion a atteint son paroxysme. Lent, d'une spiritualité intense, ce mouvement semble suspendre le temps. Les musiciens du Javus l'ont abordé avec une sainteté et une pureté de son bouleversantes. Les phrases longues, d'une simplicité apparente mais d'une profondeur abyssale, se déployaient dans un *pianissimo* d'une tension incroyable, emplissant l'église d'une vibration presque palpable. Ce fut un moment d'absolu, d'éternité. On retenait son souffle, captivé par cette méditation sonore d'une humanité déchirante et sublime. Leur interprétation fut tout simplement magistrale, touchant au sublime. Ce mouvement seul valait le déplacement et restera gravé dans les mémoires comme un sommet de ce cinquantenaire.

Les acclamations nourries du public ont confirmé l'immense succès de cette soirée d'ouverture, couronnée par un *bis* : un arrangement du prélude de choral de Bach « *Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ* ». Le **Quatuor Javus** a prouvé qu'il était une étoile montante de la scène internationale, capable de se

mesurer aux géants du répertoire avec une intelligence et une sensibilité rares. Quant au **Festival International de Quatuors du Luberon**, sous la houlette d'Hélène Salmona, il a démontré avec *brio* que 50 ans n'étaient qu'une étape : l'avenir, porté par de tels talents et dans un tel écrin, s'annonce plus radieux que jamais. Un départ en fanfare pour un anniversaire qui promet d'être historique !

CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Roussillon), le 16 août 2025. HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN. Quatuor JAVUS (Marie-Therese Schwöllinger et Alexandra Moser au violon, Marvin Stark à l'alto, et Oscar Hagen au violoncelle). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le festival se poursuit jusqu'au 31 août… Pour toutes les informations pratiques et les réservations : https://quatuors-luberon.org

---

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Haus für Mozart, 14 août 2025. VIVALDI : « Hotel Metamorphosis ». C.

Bartoli, P. Jaroussky, L. Desandre, N. Karyazina… Barrie Kosky / Gianluca Capuano

On nous avait prévenus que Cecilia Bartoli souffrait d'un rhume mais qu'elle chanterait malgré tout. Ouf ! Rhume mis à part, la célèbre mezzo-soprano a livré une performance exquise dans le *pasticcio* de trois heures conçu par le génial homme de théâtre australien Barrie Kosky, nommé « *Hotel Metamorphosis*« , concocté à partir d'ouvrages d'Antonio Vivaldi.

Sa prestation a été centrale dans le succès de ce spectacle-phare – donné en Création Mondiale au **Festival d'été de Salzbourg** (dans la ***Haus für Mozart***) – qui entremêle des airs et des musiques de Vivaldi avec des extraits célèbres des *Métamorphoses* d'Ovide. Les scènes ont permis à Bartoli de démontrer sa capacité à chanter avec pathos et une émotion langoureuse dans la voix, à électriser le public par des feux d'artifice baroques, puis à enchanter par son hilarité. Ces styles variés sont tous contenus dans un *pasticcio* étonnamment cohérent, cousu ensemble par une idée d'une élégance simple : remodeler certains des airs les plus puissants de Vivaldi en cinq épisodes. Leur thème fédérateur est les transformations mythiques qu'Ovide a décrites. Nous avons commencé avec Orphée dans un débordement de frivolité et fini avec l'angoisse d'Eurydice. En chemin, l'arc dramatique passe d'idylle pastorale à un choc mythique, le tout ancré par une narration en allemand d'**Angela Winkler** qui maintient le récit alerte et

accessible.

La dramaturgie de **Barrie Kosky** s'appuyait sur la transformation de la mythologie en archétypes reconnaissables : l'auto-création et le désir de Pygmalion, le travail provocateur du métier à tisser d'Arachné et son châtiment pour son Hubris, le désir dangereux et l'accomplissement sexuel de Myrrha, Écho et Narcisse, menant à Eurydice aux Enfers. Le texte parlé fournit un fil conducteur rapide et captivant, tandis que les airs – soigneusement catégorisés par humeur – livrent la couleur et le drame propres à Vivaldi. Le vocabulaire musical sélectionné utilisait des timbres et des textures instrumentales pour évoquer des états émotionnels : le délicieux hautbois pour les scènes pastorales, la flûte traversière pour le sommeil, les cordes et cuivres animés pour les tensions martiales, et la *coloratur*a rapide pour la rage ou le désir. Kosky a utilisé les textes des airs pour permettre un langage théâtral moderne sans sacrifier l'élégance baroque. La scénographie de **Michael Levine** était intelligente et méthodique, chaque histoire étant racontée dans la même chambre d'hôtel moderne. La chambre d'hôtel était parfois surélevée pour permettre aux personnages d'être révélés dans les Enfers. La descente d'un monde à l'autre se faisait généralement à travers le grand lit de la chambre.

Le public de Salzbourg a accueilli avec raison **Lea Desandre** en Écho, une nymphe aux yeux brillants, jeune, gazouillante et rieuse, amoureuse de Narcisse qui était bien sûr amoureux de lui-même. Elle a chanté avec une clarté sans effort et un immense charme. Elle a également maîtrisé le rôle difficile de Myrrha avec sa rencontre incestueuse avec son père. Narcisse a été chanté avec une grande présence par **Philippe Jaroussky**, qui a aussi ravi en Pygmalion fringant, un homme élégant et ordinaire qui transforma la suite de l'hôtel en une étrange et intime chambre d'amour avec sa création d'amour, également chantée par Desandre. **Nadezhda Karyazina** fut fabuleuse en Minerva fière et aussi en Junon, les deux rôles chantés avec

puissance et beauté par cette splendide mezzo moscovite.

L'Eurydice de Bartoli incarne cette présence finale et imposante aux Enfers, son autorité vocale et son charisme scénique intacts malgré ce rhume. Le moment de l'air d'Eurydice, dressé contre un sous-scène noir et austère peuplé de figures squelettiques, est l'un des *climax* visuels et sonores les plus frappants de la production. Dans cette performance en Eurydice et Arachné, Bartoli a démontré qu'elle restait une présence scénique et une force technique redoutables. Jaroussky a chanté avec une grande beauté de timbre et l'on a aussi perçu une maturité dans sa voix face à certaines exigences d'agilité juvénile pour un personnage. Karyazina, en particulier, n'a jamais failli à livrer avec ferveur et mordant.

L'orchestre en présence, ***Les Musiciens du Prince-Monaco***, placés sous la direction de leur chef **Gianluca Capuano**, a joué avec une sensibilité « *historiquement informée* » : une articulation nette, des textures vives et un équilibre habile. Les *soli* étaient envoûtants.

Kosky ne manque jamais d'ambition, pour le meilleur ou pour le pire, et ici cela a fonctionné avec une virtuosité technique et un sens théâtral captivant. Ceci fut renforcé par des moments de ballet athlétiques et ludiques, ainsi que par beaucoup de *kitsch* théâtral et de dispositifs scéniques modernes. La production avançait avec une verve cinématographique et un instinct dramaturgique, soutenus par une virtuosité vocale et musicale consommée. Un spectacle vraiment jouissif !

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Haus für Mozart, 14 août 2025. VIVALDI : « Hotel Metamorphosis ». C. Bartoli, P. Jaroussky, L. Desandre, Nadezhda Karyazina… Barrie Kosky / Gianluca Capuano. Crédit photographique © Monika Ritterhaus

---

CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe… Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction)

La 9ème édition des *« Opéras et Concerts au coucher de soleil »* s'est ouverte hier soir 15 août à Oppède-le-Vieux, l'un des plus beaux villages perchés du Luberon, dans un éclat absolument sublime avec la première représentation

de *La Traviata* de Giuseppe Verdi (deux autres représentations à suivre, les 16 et 18 août). Et quel cadre ! Imaginez : la mythique Place Sainte-Croix, devant la porte majestueuse de la vieille ville d'Oppède le Vieux, ce village perché du Luberon qui semble tout droit sorti d'un rêve. La scène naturelle, baignée de la douce lumière du crépuscule puis des étoiles, est à couper le souffle : encadrée par un magnifique micocoulier à gauche, un grand cyprès élancé à droite, et deux oliviers séculaires le long des remparts. C'est dans ce décor unique, véritable théâtre à ciel ouvert, que l'émotion déchirante de Violetta a pris vie sous une forme inoubliable.



Après le triomphe espiègle du *Barbier de Séville* l'an passé – et les 3 éditions antérieures consacrées à la *Trilogie* Mozart/Da Ponte (en 21/22/23) -, le festival fondé et porté par l'énergie sans faille du grand chef français **Cyril Diederich** plonge cette année dans le romantisme tragique avec le chef d'oeuvre verdien qu'est *La Traviata* ! Et Cyril Diederich, en véritable maître d'œuvre, a signé hier soir (en plus de la direction orchestrale), une mise en scène classique, sensible et d'une efficacité remarquable. Sa vision ? Minimaliste mais puissante. L'essentiel de l'action se concentrait sous le feuillage protecteur du micocoulier, autour d'une grande table élégamment servie pour les festivités du premier acte et de l'ace III chez Flora Bervoix. À gauche, un simple écritoire évoquait l'intimité des

correspondances cruciales. Et plus loin, un divan – lieu du dernier soupir de Violetta au quatrième acte – annonçait déjà avec une poignante sobriété le destin fatal. Les superbes costumes d'époque, riches en détails et en couleurs, achevaient de transporter le public au cœur du Paris romantique. Un régal pour les yeux !

Mais un opéra ne vit que par ses voix. Et quelle distribution (internationale) exceptionnelle le célèbre *Maestro* Français a su réunir pour cette *Traviata* ! Au sommet, la soprano ukrainienne **Inna Kalugina,** en Violetta Valéry, a littéralement *soufflé* l'audience. Sa voix, d'une agilité étourdissante dans les coloratures du premier acte (« *Sempre libera* » lancé avec une grâce et une puissance folle !), s'est transformée en un instrument d'une profondeur et d'une fragilité bouleversantes dans les actes suivants. Son « *Addio del passato* » au dernier acte, murmuré puis éclatant de douleur sous les étoiles, restera gravé dans toutes les mémoires comme un moment de pure magie lyrique. Face à elle, le ténor chinois **Ping Zhang** (Alfredo Germont) a démontré une vaillance et une musicalité exemplaires. Son « *De' miei bollenti spiriti* » a fait vibrer la place d'une passion juvénile, tandis que son désespoir dans le troisième acte était palpable. L'excellent baryton italien **Antonino Giacobbe** (Giorgio Germont) a apporté toute l'autorité et la noblesse requises au père implacable, mais aussi une humanité touchante dans son grand air « *Di Provenza il mar*« , délivré avec un superbe *legato* tout verdien ! Sa voix chaude et puissante a parfaitement rempli l'espace nocturne.

L'ensemble de la distribution mérite des applaudissements nourris : **Claire Cervera Lenert** (Flora) pétillante et solide, **Daria Mykolenko** (Annina) touchante de dévotion, **Grégoire Mour** (Gaston) plein d'entrain, **Zhiyi Zhu** (Baron Douphol) d'une jalousie bien campée, **Aran Matsuda** particulièrement convaincant – avec ses graves profonds – en Marquis et Docteur Grenvil, et enfin **Francisco Valadez** (Giuseppe) très efficace. Un plateau aussi homogène que talentueux !



L’accompagnement musical, sous la direction passionnée de **Cyril Diederich** (dirigeant sans partition !), a été un autre point fort. Le **Paris Symphonic Orchestra** – composé d’une quinzaine de musiciens essentiellement issus des Orchestres Nationaux de France et de l’Opéra de Paris, excusez du peu ! – a trouvé une sonorité riche et nuancée, malgré la réduction (ingénieuse) que **Jean-Philippe Kuzma** a faite de la partition verdienne, en revanche parfaitement adaptée à l’acoustique naturelle de la place (le pianiste et chef de chant **Sylvain Souret** ayant assuré un soutien précieux aux chanteurs en amont de cette première…). La régie des lumières assurée par **Olivier Daulon** a épousé avec subtilité l’évolution de la soirée et de l’œuvre, passant de la gaieté ensoleillée à l’intimité tragique de la nuit.

Au final, cette *Traviata* luberonne fut une fusion magique entre un chef-d’œuvre intemporel, des interprètes de haut vol, une mise en scène élégante et sensible, et un cadre naturel d’une beauté à couper le souffle. Cyril Diederich et toute son équipe ont offert au public un moment d’émotion pure, de grâce musicale et de théâtre en plein air dans ce qu’il se fait de plus enchanteur. Le festival a ainsi été lancé sur les chapeaux de roue avec une intensité rare.

Alors, n’attendez plus ! Deux représentations seulement suivent : ce soir, vendredi 16 août, et dimanche 18 août (avant un concert lyrique pour 3 sopranos le 20, en guise de concert de clôture). Dans un cadre aussi exceptionnel et pour une production d’une telle qualité artistique, les places seront très prisées. Courez réserver pour vivre cette féerie lyrique sous le ciel étoilé du Luberon !



CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe… Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Pour toutes les informations pratiques et la réservation : https://www.lesconcertsaucoucherdesoleil.com

CRITIQUE, festival. 49ème Festival du VIGAN (Eglise Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture « Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction)

Dans l'écrin (à la très bonne acoustique) de l'Eglise Saint-Pierre du Vigan, la 49ème édition du festival du Vigan – fondé et porté avec une fidélité remarquable par Christian Debrus depuis son baptême en 1976 – a offert, hier soir 13 août, une expérience musicale d'une belle intensité. Le programme, audacieux, mettait à l'honneur Ludwig

van Beethoven sous un jour inhabituel et passionnant : sa trop rare *Messe en Ut op. 86* (précédée de l'Ouverture de *Coriolan)*, dans une version épurée pour deux pianos, timbales, et choeur.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *Coriolan*, l'alchimie s'est installée. **Guillaume Corti** et **Nobuyoshi Shima**, aux pianos, ont relevé le défi avec brio. Comment restituer la puissance dramatique et la palette orchestrale de Beethoven avec seulement quatre mains et deux claviers ? Par une maîtrise technique impeccable et une intelligence musicale aiguë. Leurs phrasés étaient tendus, les contrastes saisissants, les lignes mélodiques chantant avec clarté au-dessus des tremblements inquiets des basses. **Raphaël Lucas**, aux timbales, n'était pas un simple accompagnateur, mais un véritable architecte du drame. Ses roulements sourds, ses frappes précises et puissantes ont insufflé une tension palpable et une profondeur rythmique essentielle, se substituant avec une efficacité remarquable à toute une section de cuivres et de percussions.

Puis vint le temps de la *Messe en Ut, Op. 86*. Ici, la configuration minimale a opéré une véritable métamorphose. Sous la direction experte et inspirée du vétéran de la direction d'orchestre qu'est **Michel Piquemal**, une alchimie remarquable s'est produite entre les forces en présence. Les **Chœurs de l'Abbaye de Sylvanès** ont démontré une fois de plus leur excellence. Leur précision d'attaque, leur homogénéité, leur engagement dans le texte sacré et leur palette dynamique (des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi é*clatants sans jamais de dureté) ont porté l'œuvre avec une ferveur et une clarté textuelle exemplaires. La version pour deux pianos a dévoilé des facettes souvent masquées dans l'orchestration traditionnelle : la complexité contrapuntique, la beauté des

lignes vocales mises en relief, et une certaine intimité spirituelle.

Le quatuor de solistes, réuni pour l'occasion, a brillé individuellement et en parfaite synergie. Un véritable coup de chapeau à **Amélie Boudeau** (soprano), appelée en dernière minute pour remplacer Anne Calloni, elle-même indisposée, et qui s'est réveillée avec une laryngite – tandis que rien n'y a paru ! Son chant fut d'une pureté et d'une assurance émouvantes, particulièrement dans le « *Benedictus*« . **Gaëlle Mallada** (mezzo-soprano) a apporté une chaleur et une rondeur de timbre parfaites, tandis que **Boris Mychajliszyn** (ténor) a fait preuve d'une vaillance et d'une projection généreuse. Mais c'est incontestablement le baryton coréen **Jiwon Song** qui a marqué les esprits par son autorité naturelle, la beauté sombre et puissante de son timbre, et sa présence scénique magnétique. Son intervention dans l' »*Agnus Dei* » fut un moment d'une profonde humanité.

Les deux pianistes, Corti et Shima, ont été les véritables piliers de cette architecture sonore. Leur jeu était d'une précision et d'une sensibilité constantes, passant de l'accompagnement discret et soutenant au dialogue concertant avec les voix et les timbales avec une fluidité et une écoute mutuelle admirables. Raphaël Lucas a continué son travail remarquable aux timbales, apportant couleurs, accents et une dimension presque spatiale à l'ensemble, particulièrement dans les moments les plus solennels du « *Gloria* » et du « *Credo*« .

Michel Piquemal a dirigé cette œuvre complexe avec une grande clarté et un sens inné de l'équilibre. Il a su tirer parti de la transparence offerte par l'effectif réduit pour mettre en valeur la profondeur spirituelle et la force expressive de la partition de Beethoven, sans jamais sacrifier son énergie vitale. Les fugues finales du « *Gloria* » et du « *Credo* » ont ainsi jailli avec une vitalité et une lisibilité confondantes.

Cette soirée dans la belle région du sud des Cévennes fut une

démonstration éclatante de la vitalité et de l'audace du **Festival du Vigan**. Christian Debrus peut être fier d'avoir offert, pour cette 49ème édition, une exécution du chef d'œuvre de Beethoven aussi originale et réussie, révélée sous un jour nouveau par une configuration instrumentale rare et passionnante. L'émotion palpable à la fin du « *Dona nobis pacem*« , sous les hautes voûtes de l'église, était un témoignage éloquent du succès de cette entreprise artistique. Un seul mot d'ordre résonnait à la sortie du lieu sacré viganais : ***Vivement les 50 ans !***



CRITIQUE, festival. 49ème Festival du VIGAN (Eglise Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture

« Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival du Vigan se poursuit jusqu'au 20 août 2025 – Programme complet sur https://www.festivalduvigan.fr/

CRITIQUE, festival. 49ème Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti Grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi… Accademia Bizantina, Ottavio

Dantone (direction)

Après le triomphe de l'opéra *Ifigenia in Aulide de Caldara,* la veille, Ottavio Dantone propose – à la tête de son Accademia Bizantina – un concert entièrement consacré à l'autre immense génie sous-estimé qu'est Alessandro Scarlatti. Un programme riche et varié qui permet de découvrir notamment la dimension comique du grand compositeur palermitain.

Dans la belle salle à l'acoustique de rêve qu'est la **Haus der Musik**, la première partie du concert débute par un splendide *Concerto Grosso pour cordes et basse continue* (le 3e des 6 *concertos* publiés posthumes à Londres en 1740), d'une rare éloquence théâtrale ; on y perçoit dès les premières mesures la maîtrise et la précision techniques stupéfiantes de l'**Accademia Bizantina** dirigée du clavecin par **Ottavio Dantone**, avec une nonchalance (la fameuse *sprezzatura* de la Renaissance) qui force le respect. Chaque pupitre constitue une sorte de personnage à la faconde sans parole, mais non moins efficace du point de vue rhétorique. S'ensuit une très belle sérénade, *Diana ed Endimione*, remarquable par sa grande liberté formelle. Scarlatti, comme il le fit à l'opéra, brise ici les codes rigides du genre : les airs ont parfois d'inhabituelles structures « *Pupille ardite* », en AA'BB', et les exemples sont nombreux). Si l'alternance récitatif / aria est maintenue, elle ne l'est qu'en surface, tant les deux structures s'entremêlent par de constants changements de rythme (le récitatif débouche parfois sur un arioso, quand l'aria peut être interrompu par un récitatif), chaque fois que la situation dramatique et pathétique du texte l'exige. Pour défendre ce bijou de concision musicale et théâtrale, la

soprano **Carlotta Colombo**, finaliste du concours Cesti en 2022, incarne une Diane jouant à merveille la duplicité de ses sentiments, même si l'on peut regretter ici et là des aigus un peu poussifs. L'Endymion de **Paul-Antoine Bénos-Djian** enchante par la rondeur et la beauté du timbre, toujours aussi magnifiquement projeté, les graves somptueux et les aigus d'une aisance rare, magnifiés par une diction sans faille. L'orchestre y apparaît en très grande forme : on ne saurait assez louer le discours orné, presque parallèle, qu'il déploie en contrepoint d'une déclamation dont il révèle les non-dits nichés dans les interstices du livret.

La deuxième partie présente de passionnantes raretés centrées sur des scènes bouffes, non pas tirées d'intermèdes comiques, traditionnellement insérés entre les actes des *drammi per musica*, mais des *drammi per musica* eux-mêmes, montrant une fois de plus la modernité d'un compositeur pourtant à l'origine de la création de l'opéra séria. Les trois extraits d'opéras (*L'Emireno*, *Il prigionier fortunato* et *La donna ancora è fedele*), tous donnés à Naples à la toute fin du XVIIe siècle, se révèlent d'une irrésistible drôlerie. Le ténor slovène **Žiga Čopi**, qui a débuté la saison passée dans *l'Ulisse* de Monteverdi et le *Dido and Aeneas* de Purcell au Théâtre Alighieri de Ravenne sous la direction de Dantone, campe les trois personnages féminins en voix de fausset chevrotante du plus bel effet, tandis que le baryton-basse **Marco Saccardin** – également luthiste de son état – joue brillamment les matamores de sa voix bien posée et toujours attentif, comme son compère, aux inflexions du texte. Ces scènes ont précisément le mérite de révéler les qualités d'acteur des interprètes, et les deux chanteurs les révèlent avec *brio*.

Après un deuxième *Concerto Grosso*, pour flûte à bec, cordes et basse continue où brille le jeu époustouflant d'**Alessandro Nasello**, le concert s'achève en beauté par un merveilleux *Salve Regina a quatro*, tiré des *Concerti sacri*, publiés à Amsterdam en 1707/1708. Cette ultime pièce, brève dans sa

durée, mais d’une intensité à couper le souffle, permet d’entendre les quatre solistes réunis dans une parfaite osmose, en particulier le ténor qui, débarrassé de sa gangue facétieuse, révèle une voix naturelle, épanouie, claire et immédiatement séduisante, tandis que la soprano déploie une ligne de chant plus onctueuse et plus homogène.

_____

CRITIQUE, festival. Festival de Musique Ancienne d’INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi… Accademia Bizantina, Ottavio Dantone (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d’été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT…

Ryutaro SUZUKI (piano)

Quelle soirée ! Hier mardi 11 août, dans l'écrin incomparable de la Grande Salle d'Honneur du Château de Lourmarin, la 26ème édition du Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin (qui illumine les soirées du Sud Luberon jusqu'au 11 octobre) nous a offert un moment de pure grâce musicale. Plus qu'un simple concert, c'était une célébration de l'art dans un lieu chargé d'histoire et de vocation. Rappelons-le : ce château, joyau architecturale de la Provence, n'est pas seulement d'une beauté à couper le souffle, avec ses pierres blondes et ses jardins somptueux ; c'est aussi une véritable « *petite villa Médicis*« , un sanctuaire où de jeunes artistes de talent sont accueillis en résidence pendant de longues semaines chaque été, pour mûrir leur art dans ce cadre inspirant.

Et c'est l'un de ces artistes familiers des lieux, le pianiste japonais **Ryutaro Suzuki**, qui se présentait (pour la quatrième fois !) sur la petite estrade emménagée devant l'immense cheminée de la salle principale du château, devant un public de 200 *Happy Few*, le concert affichant complet. Une fidélité qui parle d'elle-même, témoignant d'une profonde symbiose entre l'artiste et ce lieu unique. Suzuki n'était pas seulement en concert ici ce soir, il était aussi en résidence *in loco* pour la quatrième fois – une relation rare et précieuse qui a imprégné toute la soirée.

Première Partie : Un Voyage à Travers les Siècles et les Mers



Dès les premières notes des *Trois Sonates* de **Domenico Scarlatti *(K.27 Allegro, K.141 Allegro, K.380 Andante commodo)***, Suzuki a captivé l'auditoire. Son toucher était d'une clarté cristalline, faisant briller l'articulation baroque avec une énergie rythmique contagieuse dans les deux *Allegri*, tandis que l'*Andante commodo* déployait une sérénité et une fluidité envoûtantes. Puis, il nous a transportés dans l'univers impressionniste de **Claude Debussy**. Les *« Collines d'Anacapri »* ont scintillé sous ses doigts, évoquant la lumière méditerranéenne avec une palette de couleurs sonores étourdissante. La « *Cathédrale engloutie »* qui a suivi fut un moment d'une intensité rare : les basses grondantes, les carillons mystérieux et la progression majestueuse ont créé une atmosphère presque surnaturelle, magnifiée par l'acoustique généreuse de la salle. Un moment de pure magie. Le *Voyage* – tel qu'annoncé en début de concert par l'artiste lui-même, dans un français par ailleurs excellent ! – s'est poursuivi avec un détour enchanteur par le Mexique. La *Gavotte* de **Manuel Ponce** (1882-1948) a charmé par son élégance nostalgique et son rythme dansant, tandis que le virtuose *« Caprice de concert »* de son compatriote **Julio Ituarte** (1845-1905) a littéralement électrisé la salle. Suzuki y a déployé une technique époustouflante et un sens du panache communicatif, terminant la première partie sous une salve d'applaudissements mérités.

Seconde Partie : Du Feu Argentin à la Romance Vénitienne

Après l'entracte, l'énergie a changé de registre avec les «

Danses argentines Op.2 » de l'argentin **Alberto Ginastera** (1916-1983). Quelle explosion rythmique et *coloristique* ! La *« Danse du vieux bouvier »* était d'une sauvagerie et d'une pesanteur maîtrisée, la *« Danse de la jolie jeune fille »* d'une grâce espiègle et légère, et la *« Danse du gaucho rusé »* a clôturé le triptyque avec un *brio* et une énergie folle, mettant en valeur toute la puissance et l'agilité du pianiste. Puis, Suzuki nous a offert un contraste sublime avec la *Barcarolle Op.60* de **Frédéric Chopin**. Ici, pas de démonstration technique, mais l'expression pure d'une poésie profonde et d'une mélancolie rêveuse. Enfin, le voyage s'est achevé en Italie avec les trois extraits de *« Venezia e Napoli »* de **Franz Liszt** (supplément aux *Années de Pèlerinage*). La *« Gondoliera »* a bercé la salle de ses mélodies populaires envoûtantes, la *« Canzone »* (d'après Rossini) a déployé une cantabilité opératique magnifique, et la *« Tarantella »* finale a embrasé le clavier ! Un tourbillon endiablé, une démonstration de virtuosité transcendante où Suzuki a semblé défier les limites de l'instrument, soulevant l'enthousiasme du public jusqu'à l'incandescence.

Rappels et Bis : La Magie Continue

Les ovations ont été immédiates, prolongées et chaleureuses. Ryutaro Suzuki, visiblement ému par l'accueil, est revenu à plusieurs reprises saluer un public conquis. Et quels bis ! D'abord, une perle nordique avec le sublime *Impromptu* de **Jean Sibelius**, interprété avec une délicatesse et une poésie intimiste qui ont captivé. Puis, un retour au Mexique avec l'*Intermezzo* de **Manuel Ponce**, pièce lyrique et charmante, clôturant ce voyage musical en beauté sur une note de douceur et de raffinement.

La soirée d'hier au **Château de Lourmarin** restera gravée dans les mémoires. **Ryutaro Suzuki**, dans ce lieu qui lui est si cher, a offert une performance d'une intelligence musicale,

d’une virtuosité éblouissante et d’une sensibilité rare. L’alchimie entre le cadre historique majestueux, l’acoustique généreuse, la programmation éclectique et passionnante, et le talent exceptionnel d’un artiste en parfaite symbiose avec son instrument et son public, a créé une magie indéniable. Vivement sa cinquième résidence maintenant !…

_____

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d’été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT… Ryutaro SUZUKI (piano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le 26ème Festival des Musiques d’été au Château de Lourmarin se poursuit jusqu’au 11 octobre, plus d’information en cliquant ici.

CRITIQUE, festival. MIRABEAU, 28ème Festival Durance Luberon (Cour du Château de Mirabeau), le 10 août 2025.

VERDI / THOMAS / MASCAGNI. Récital lyrique avec Valentin Thill (ténor), Julie Robard-Gendre (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Carole Meyer (soprano), Vladik Polionov (piano et direction)

La cour majestueuse du Château de Mirabeau, baignée d'une douce lumière estivale en fin de journée, a offert – ce samedi 10 août 2025 – un écrin parfait pour un concert lyrique dans le cadre du 28ème Festival Durance Luberon. Placée sous le thème évocateur de « *Violence et Passion*« , cette soirée s'est avérée une soirée lyrique d'une intensité rare, portée par un plateau d'artistes talentueux et par l'énergie inspirée de son co-directeur artistique (aux côtés de Luc Avrial), le pianiste russe Vladik Polionov – qui officiait comme à sa bonne habitude depuis son piano.

« *Violence et Passion* » au Château de Mirabeau : une Nuit lyrique d'exception pour le *Festival Durance Luberon* 2025 !

L’ambiance était déjà des plus conviviales grâce à l’apéritif dinatoire inclus avec le ticket d’entrée, permettant aux nombreux mélomanes venus de toute la région de savourer les spécialités locales (notamment vinicoles) avant de plonger dans le tourbillon des passions musicales. **Vladik Polionov**, en maître de cérémonie aussi élégant que pédagogue, a introduit chaque pièce au micro avec une clarté et une passion communicative, guidant le public avec bienveillance à travers les méandres dramatiques du programme. Cette touche didactique, très appréciée, a immédiatement créé un lien intime entre la scène et l’auditoire.

Le feu d’artifice vocal s’est ouvert avec la fougue du ténor toulonnais **Valentin Thill**. Dans « *Ella mi fu rapita…* » (*Rigoletto* de **Giuseppe Verdi)**, il a immédiatement captivé par son aisance vocale et sa caractérisation parfaite du Duc libertin. Son timbre clair et puissant, ses aigus étincelants et son phrasé souverain ont restitué toute la duplicité charmeuse du personnage. Une entrée en matière électrisante ! L’intensité n’a pas faibli avec le passage au drame verdien de *Don Carlo*. Le duo bouleversant « *Son io, mio Carlo* » (entre Don Carlo et Rodrigo) a réuni Valentin Thill et le baryton marseillais **Florent Leroux-Roche.** Quel moment de grâce et d’intensité dramatique ! Thill a exprimé la détresse du prince héritier avec une profonde émotion, tandis que Leroux-Roche (en Posa) a déployé son timbre noble, chaleureux et d’une autorité naturelle, incarnant l’ami loyal avec une conviction poignante. Leur complicité vocale et scénique était palpable. Le drame a ensuite atteint son paroxysme avec la triple confrontation « *A mezzanotte* » (Eboli, Posa, Don Carlo) : **Julie Robard-Gendre** (mezzo-soprano) a fait une entrée remarquée en Princesse Eboli. Son timbre sombre, d’une puissance maîtrisée et d’une expressivité brûlante, a donné toute sa dangerosité et sa complexité au personnage. Face à elle, Thill et Leroux-Roche ont maintenu une tension dramatique irrésistible, leurs voix entremêlées créant un maelström émotionnel captivant. Robard-Gendre a littéralement

enflammé la scène dans ses répliques, dévoilant toute l'étendue de son talent dramatique.

Après l'entracte, l'atmosphère a basculé vers la tragédie shakespearienne avec *Hamlet* d'**Ambroise Thomas**. Le duo déchirant entre le héros éponyme et sa mère Gertrude (« Hamlet, ma douleur est immense ») a opposé une Julie Robard-Gendre transformée en une Gertrude tourmentée, d'une noblesse tragique, à un Florent Leroux-Roche absolument saisissant dans le rôle-titre. Sa voix a pris des couleurs plus sombres, plus désespérées, traduisant la folie et la douleur du prince avec une intensité glaçante, tandis que Robard-Gendre a répondu avec une majesté blessée et une profondeur émotionnelle remarquable. Un moment d'une rare puissance théâtrale.

Puis vint l'heure de la Sicile enflammée de **Pietro Mascagni** pour le *finale* de la soirée. Vladik Polionov avait magistralement préparé le terrain avec le fameux « *Intermezzo*« , livré ici dans une trancription pour piano, d'une beauté et d'une tension contenue exceptionnelles. La tension a explosé avec la scène centrale « *Tu qui, Santuzza?*« . Robard Gendre s'est montrée d'emblée fracassante dans le personnage centrale féminin, avec son mezzo puissant et charnu, au médium opulent et aux aigus percutants, grâce auquel elle a pu déployé toute la douleur, la jalousie et la fureur de Santuzza. Son engagement dramatique total, sa ligne de chant passionnée et son expressivité viscérale ont littéralement sidéré le public. Face à elle, Florent Leroux-Roche, en Alfio, a fait honneur à la veine vériste de son personnage. Son baryton, tour à tour menaçant, sarcastique puis vengeur, a apporté une réponse d'une belle puissance virile. Leur affrontement vocal fut comme un cratère en éruption ! Et la jeune soprano **Carole Meyer,** présente plus tôt dans le festival lors d'une soirée lyrique entièrement consacrée à Georges Bizet, a été particulièrement remarquée dans la brève mais percutante intervention de Lola, complétant

avec *brio* ce tableau passionnel brûlant.

L'ovation qui a suivi était à la mesure de l'enthousiasme qu'ils ont su générer dans le public qui, transporté, a réclamé plus, et les artistes ont ainsi offert – en *bis* – le sublime quatuor « *S'apressan gli istanti* » extrait de *Nabucco* de Verdi. Entendre Thill (Ismaël), Robard-Gendre (Abigaïlle), Leroux-Roche (Nabucco) et Meyer (Fenena couronnant le quatuor d'un contre-*ut* qui a fait son petit effet sur l'audience !) unir leurs voix dans ce chef-d'œuvre fut un beau cadeau d'adieu a cette belle soirée lyrique sous le ciel étoilée de Provence !…

Verdict ? Sous la houlette inspirée de Vladik Polionov, à la fois pianiste d'accompagnement sensible et directeur artistique pédagogue, et grâce à des artistes au sommet de leur art – la fougue de Valentin Thill, la puissance dramatique et la richesse vocale de Julie Robard-Gendre, l'autorité charismatique et le timbre superbe de Florent Leroux-Roche, et la révélation vocale de Carole Meyer –, le concert « *Violence et Passion* » a tenu toutes ses promesses. Chaque air, chaque duo, chaque ensemble a été un bijou d'interprétation, servi par une technique impeccable et un engagement total. Le public, venu en nombre et conquis d'emblée par l'accueil chaleureux et le cadre idyllique, est reparti des étoiles plein les yeux et le cœur gonflé d'émotion. Le **Festival Durance Luberon 2025** a signé là une soirée dont on se souviendra, un vibrant hommage à la puissance éternelle du drame lyrique. Chapeau bas les artistes !



CRITIQUE, festival. MIRABEAU, 28ème Festival Durance Luberon (Cour du Château de Mirabeau), le 10 août 2025. VERDI / THOMAS / MASCAGNI. Récital lyrique avec Valentin Thill (ténor), Julie Robard-Gendre (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Carole Meyer (soprano), Vladik Polionov (piano et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival Durance Luberon se poursuit jusqu'au 16 août 2025 – Programme complet sur festivaldurance luberon.fr

CRITIQUE, festival. 49ème Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Tiroler Landestheater, le 10 août 2025. CALDARA : Ifigenia in Aulide. M. Lys, M. Vanberg, S. Bar, C. Vistoli… Ana Fernandez & Santi Arnal (Companyia Per Poc) / Ottavio Dantone

Le Festival Baroque de Bayreuth avait exhumé l'an dernier cette *Ifigenia in Aulide* de Zeno et Pariati (révisé par Paolo Rolli) dans la version de Nicolo Porpora. C'est la version originale d'Antonio Caldara que nous invite à découvrir le 49ème Festival de Musique Ancienne d'Innsbruck qui fêtera l'an prochain son demi-siècle d'existence. Caldara n'est pas totalement inconnu en terre tyrolienne, puisqu'en 1993 le festival proposait déjà *I Disingannati*, librement inspiré du *Misanthrope* de Molière. Représenté à la *Hofkirche* de Vienne en 1718, et jamais repris depuis, cette *Ifigenia* est un véritable chef-d'œuvre, d'une

richesse musicale stupéfiante et dont les récitatifs, nombreux, conservent cette expressivité pathétique propre à l'esthétique vénitienne dont Caldara est un excellent représentant.

Mettre en scène un *opera seria* n'est jamais chose aisée, tant le genre obéit à des codes contraignants (alternance récitatifs dynamiques / arias *da capo* statiques). Mais ces contraintes peuvent justement constituer une gageure et un défi stimulants pour le metteur en scène (on se souvient de la magnifique *Rodelinda* haendélienne dans la lecture de Claus Guth à l'opéra de Lyon en 2019 notamment). Las, le couple catalan **Ana Fernandez** et **Santi Arnal** ne mettent pas vraiment en scène, ne dirigent pas vraiment les interprètes livrés à eux-mêmes. Et si les décors d'**Alexandra Semenova** évoquent dans leur naïveté les tableaux peints du XVIIIe siècle (de nombreux cadres suggérant un cabinet de curiosité à l'antique entourent un tableau central montrant tour à tour un paysage verdoyant à la Vallotton et des colonnes à la Piranèse revues pat Topor), les costumes qu'elle a imaginés, en particulier pour les personnages masculins, sont d'une laideur sans nom, sortes de manteaux d'Inuits réinventés par Jean-Paul Gaultier, tandis que les casques censés imiter ceux des Grecs ressemblent davantage aux coiffes des *bobbies* londoniens. Mais l'idée la plus saugrenue est celle de doubler les interprètes d'une marionnette à leur effigie, d'abord pour Elisena, puis pour Clitennestra, Ifigenia et Agamennone, ce qui ne fait qu'alourdir le jeu déjà engoncé des personnages et n'apporte strictement rien sur le plan dramatique. En outre, des banderoles figurant des casques grecs se déplacent sur le plateau en suivant les personnages, tandis qu'une danseuse, **Cesc Gelabert**, assure une chorégraphie non dénuée de charme entre les changements de décor (une statue de Diane, une fontaine entourée d'oiseaux, etc.).

Heureusement, la musique et ses interprètes sont là pour magnifier ce joyau baroque présenté dans sa quasi intégralité (quelques brèves coupures dans les récitatifs et quelques arias dont ils manquent la reprise). On remarquera en revanche que la *licenza*, ce bref congé qui termine traditionnellement un opéra *seria*, généralement coupé dans les productions modernes, est placée ici au début de l'opéra en guise de prologue, ce qui, malgré l'idée a priori saugrenue, fonctionne plutôt assez bien. Dans le rôle-titre **Marie Lys** confirme son immense talent de tragédienne doublée d'une interprète magnifique de puissance, d'amplitude vocale et à l'impeccable diction (splendide *aria di sdegno* au premier acte, « *Addio infido* » à la virtuosité sans faille sollicitée notamment dans les graves). **Carlo Vistoli** est un Achille remarquable de bout en bout. La beauté et l'homogénéité du timbre donnent toute leur pleine mesure dans les nombreux airs de fureur (associés à la colère légendaire du personnage), dès son air d'entrée, avec trompettes obligées, « *Asia tremi* », hélas amputé de sa reprise, dans « *Passerò* » du II, et surtout – l'une des pépites de la partition, à la fin de l'acte –, l'*aria di paragone* et *di furore* « *Se mai fiero leon* », aux accents étrangement vivaldiens. Il faut l'entendre comment il passe subtilement et génialement de la plus noire colère à la douceur éthérée (sur le mot « *pietà* »). Une interprétation d'anthologie. Agamennone est incarné par le ténor **Martin Vanberg**, légèrement en retrait eu égard aux autres interprètes, en raison d'un timbre un poil nasalisé, mais à la présence scénique efficace et doté d'airs également magnifiques, en particulier vers la fin du premier acte, « *Di questo core* » qui illustre le trouble du personnage pour dire la vérité à sa fille : les volutes proprement électrisantes des cordes qui disent l'ambivalence des sentiments font de cet air une autre gemme de l'opéra.

Après quasiment vingt ans de carrière, la voix du contre-ténor toscan **Filippo Mineccia** s'est bonifiée comme le meilleur des Montepulciano : il campe un Teucro d'une sensibilité à fleur

de peau ; timbre richement sonore, magnifiquement projeté, à la virtuosité impeccable, à la technique infaillible (sa *messa di voce* dans son air d'entrée, « *Non ho cor così spietato* », est à pleurer) et surtout lui échoit sans doute la plus belle perle de la partition (jadis interprétée, mais moins bien, et enregistrée par Jaroussky dans son album *Caldara in Vienna*), « *Tutto fa nocchiero esperto* », significativement située à l'exact milieu de l'opéra : les mille nuances qu'il réussit à instiller, accompagnées par les arpèges ensorcelantes des cordes, font de cet air l'un des moments forts de cette soirée qui ont arraché larmes et applaudissements à tout rompre. Clitennestra a la voix bien charpentée de **Shakèd Bar**. La mezzo américaine campe une épouse meurtrie qui tente d'abord de rassurer sa fille, avant de comprendre l'issue du drame. Ses cinq airs disent pour la plupart la dualité de ses sentiments, passant de la douceur rassurante (« *E con gli occhi* ») à la colère la plus noire (« *Amasti in quel cor perfido* ») et touchant même au sublime dans son air du III « *Ah se fossi estinta* », doublé par les pizzicati des cordes. **Neima Fischer**, lauréate du Concours Cesti, est Elisena, la fiancée d'Achille. Si la voix peut paraître un tantinet gracile, elle révèle tout son intensité et sa robustesse, notamment dans les reprises des *da capo* ; il faut l'écouter dans son « *Non so se deggio piangere* », dramatique et passionné, quand elle est sollicitée dans l'aigu au moment de la reprise de la première strophe. Les deux autres interprètes complètent idéalement la distribution. **Laurence Kilsby**, ténor racé, vainqueur à l'unanimité du concours Cesti en 2023, est un Ulisse crédible, au registre solide, sonore mais sans excès, et à l'éloquence parfaite, en particulier dans ses airs comminatoires (« *È debolezza* »), à la structure homorythmique réclamant cette faconde sans filet. Enfin, on ne peut qu'être impressionné par la performance vocale de **Giacomo Nanni**, baryton merveilleux, timbre séduisant et homogène, qui interprète Arcade, familier d'Agamennone, et qui donne toute la mesure de son talent immense dès son air d'entrée « *Sprone al core* ».

Mais au-delà des interprètes, tous excellents, **Ottavio Dantone** et son **Accademia bizantina**, sont sans doute les grands vainqueurs de la soirée. Le chef est l'un des meilleurs interprètes actuels du répertoire baroque. Il avait donné ici à Innsbruck en 2019 une *Dori* de Cesti en tous points remarquable, heureusement enregistrée (cd et dvd chez CPO). Il signe, avec ce Caldara inédit, l'une des plus belles réalisations qui nous ait été donné de voir : direction d'une précision époustouflante de justesse, de clarté, laissant chaque pupitre s'exprimer sans couvrir les autres, conférant à ses musiciens une donnée rare : le sens aigu du théâtre. Si **Apostolo Zeno** n'est pas Métastase (le livret ne brille pas par ses qualités littéraires, ni par sa construction dramatique), la musique de Caldara et l'interprétation qu'en donne le chef, nouveau directeur artistique du Festival, auront marqué cette 49ème édition. Pour les malheureux qui n'ont pas pu assister à cette résurrection qui a conquis le public applaudissant les trente-trois airs de la partition, un enregistrement de l'opéra est prévu qui paraîtra l'an prochain.

CRITIQUE, festival. INNSBRUCK, Tiroler Landestheater, le 10 août 2025. CALDARA : Ifigenia in Aulide. M. Lys, M. Vanberg, S. Bar, C. Vistoli… Ana Fernandez & Santi Arnal (Companyia Per Poc) / Ottavio Dantone. Crédit photographique © Birgit Bufler

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Saanen), le 5 août 2025. « Mediterraneo ». Alessia Tondo (chant), Between Worlds Ensemble, Avi Avital (mandoline et direction)

Si l'Eglise (baroque) de Saanen, avec ses parois peintes traversées par les siècles, pouvait parler, elle murmurerait encore ce soir le nom d'Alessia Tondo. Dans le cadre magique du 69e Gstaad Menuhin Festival & Academy, le chef et mandoliniste israélien Avi Avital et son ensemble « *Between Worlds* » ont offert une performance inoubliable, portée par la voix envoûtante de cette chanteuse apulienne, transformant l'édifice sacré en une taverne vibrante des Pouilles. Le programme « *Mediterraneo*« , dédié aux traditions musicales du Sud de l'Italie (Pouilles et Calabre), fut un voyage sensoriel absolu – une *taranta* électrique sous les voûtes de la petite église de l'*Oberland* bernois.

Dès les premières notes de la « *Tarantella di Sannicandro* »,

Alessia Tondo a ensorcelé l'auditoire. Originaire de Lecce, elle incarne la terre rouge d'Apulie : sa voix, tantôt rauque comme le vent des oliviers, tantôt douce comme l'huile d'argan, a épousé chaque mélopie ancestrale avec une authenticité déchirante. Dans *« Na na na »* (berceuse), son timbre velouté a enveloppé l'église d'une intimité bouleversante, tandis que dans *« Virinedda"*, sa puissance dramatique a soulevé les âmes. Son corps, mû par les rythmes hypnotiques, est devenu un pont entre sacré et profane – une prêtresse moderne des rites méditerranéens.

Avi Avital, virtuose visionnaire de la mandoline, a tissé une toile sonore où se croisent Orient et Occident. Son ensemble – percussions frénétiques (*tamburello*), cordes chaleureuses (luth, guitare) et vents envoûtants (ney, clarinette) – a défié la gravité dans *« Pizzica di Aradeo »*. Avital, tel un *passeur de mondes*, a sublimé la tension entre mélancolie et joie, notamment dans *« Il Mare colore del vino »* , où sa mandoline dialoguait avec la voix de Tondo en un duo céleste. L'acoustique miraculeuse de l'église a magnifié chaque timbre, des battements de pieds aux murmures des cordes.

Les fresques séculaires de Saanen semblaient s'animer sous les pulsions rythmiques. Dans *« Greek »*, le public, d'abord médusé, a fini par frapper des mains en transe, emporté par la fièvre du *salento*. La pièce finale, *« Beddah ci dormi »*, a déclenché une ovation debout – rare dans ces murs sacrés – scellant une communion entre artistes, patrimoine et spectateurs.

Ce concert n'était pas qu'un spectacle : c'était un rituel enraciné dans la boue et le soleil du *Mezzogiorno*. **Alessia Tondo**, force tellurique et poétique, a rappelé que le chant traditionnel est un acte de résistance. Et **Avi Avital**, en alchimiste génial, a prouvé que la musique « *entre les mondes* » est universelle. Dans cette église où résonnent habituellement les cantiques, les cris de la tarentule ont libéré les cœurs. Un moment d'éternité – comme une *luminarie*

illuminant les Alpes !

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Saanen), le 5 août 2025. « Mediterraneo ». Alessia Tondo (chant), « Between Worlds Ensemble », Avi Avital (mandoline et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. LISZT / R. STRAUSS / BRUCH. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction)

On ne l’attendait pas, il nous a ébloui. Le chef d’orchestre Emmanuel Tjeknavorian, rarement entendu en France, directeur musicale (depuis cette année) de l’Orchestre *Symphonique* de Milan, nous a conquis dès son premier concert à Monaco, dans le cadre de son festival « *Concerts au Palais Princier*« . Il est certainement destiné à une grande carrière. Retenez son nom – même si ce n’est pas simple !

Le concert se déroulait dans la cour du Palais Princier, ce lieu chargé d’histoire bordé d’un côté par les arcades peintes de la galerie d’Hercule, d’un autre par les vitraux de la chapelle du palais. Au centre se dresse le monumental escalier à double révolution entre les bras duquel s’installe en majesté l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La beauté de la nuit de la Côte d’Azur achève de donner sa somptuosité au lieu. Les soirées musicales y sont les plus belles et les plus chic de la région. On n’y entre qu’en cravate et et robe du soir.

Quelle est la première qualité de ce chef ? Difficile de répondre : il semble les avoir toutes ! Il possède d’abord une parfaite connaissance de ses partitions : il les dirige par coeur. Il a ensuite une totale main-mise sur l’orchestre : rien ne lui échappe. La moindre vibration d’un pupitre ou d’un autre semble obéir à sa baguette. Ses nuances glissent de l’infime au somptueux ; ses pianissimos sont si légers qu’ils deviennent frémissements. Dans sa direction tout respire, tout avance avec noblesse. Même lorsqu’un fracas éclate, c’est un fracas dompté, sculpté. Tout est dans le détail : une ponctuation de clarinette, une virgule de trombone, une apostrophe de violoncelle là, un accent de percussion…

Sous la main d’**Emmanuel Tjeknavorian**, la *Méphisto-Valse* de

Franz Liszt s’est embrasée comme un bouquet d’étincelles. Le poème symphonique *Till Eulenspiege*l de **Richard Strauss**, s’est animé, espiègle, farceur et tendre. Ses grimaces et ses pleurs rebondissaient de solo en solo – en particulier celui, sensible et lumineux, de la violon-solo **Liza Kerob,** ou le cor rond et fier de **Patrick Peigner** qui portait la voix du héros.

Un autre soliste se présenta au cours de ce concert, dans le *Concerto pour violon* de **Max Bruch** : **Sergueï Khachatryan**. Un merveille de violoniste ! Lui aussi recherchait les *pianissimi* impossibles – des sons si fins qu’on les devinait plus qu’on ne les entendait. Alors toute la cour retenait son souffle, comme si la moindre respiration eût rompu le fil d’or de son violon.

En guise d’au revoir on eut droit au « *Beau Danube bleu* » de **Johann Strauss**. Oh… le chef ne nous en donna pas une interprétation banale de café-concert. Il la cisela comme il aurait fait avec une *Symphonie* de Mozart, lui donna le même élan qu’une *Symphonie* de Brahms. Il maîtrisait avec panache les changements de tempo. La musique bondissait, enflait, balançait. L’azur de la Côte basculait dans le bleu du Danube. Et lorsque la dernière note fut atteinte on eut l’impression que la nuit entière tournait encore, en robe de bal, dans la cour princière…

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction). Crédit photographique (c) Emma Dantec